

QUELQUES LETTRES DE MICHEL-ANGE

Bien que cela puisse paraître fort étrange, et malgré tout l'intérêt qu'elles présentent, les lettres de Michel-Ange n'ont jamais été intégralement traduites en français. Alors que, dès leur apparition, ses poésies, promptement répandues par ses amis, trouvaient de chauds admirateurs, sa correspondance, même en Italie, semble avoir été négligée. Et cependant, tout autant et même peut-être plus que ses sonnets, elle nous donne de nouveaux et curieux aperçus, non seulement du caractère de ce merveilleux génie, mais aussi de la vie italienne à son époque.

Vasari, dans la *Vie de Michel-Ange*, insère seulement les lettres qui lui furent personnellement adressées. Gaye, dans le *Carteggio*, en publie quelques autres ; mais ce n'est qu'en 1875 que parut le premier recueil sérieux publié par M. Milanesi, à l'occasion du centenaire du grand artiste. Cette publication renferme toutes les lettres et fragments de lettres retrouvés jusqu'à ce jour. En 1913, la collection populaire italienne « *Scrittori nostri* » les réunit toutes en deux petits volumes afin de les rendre accessibles au grand public. M. Papini, qui fut chargé de cette dernière édition, nous parle de plusieurs lettres dont personne n'a jamais pu jusqu'ici obtenir communication. Quelques-unes, dit-il, enfermées à la Galerie Buonarroti à Florence, sont rendues inaccessibles par suite de clauses mystérieuses d'un mystérieux testament, ou, plutôt, par la mauvaise volonté de ceux qui en ont la garde. Le docteur Karl Frey qui a pu, soit grâce à la haute influence d'un ministre, soit avec la complicité d'un subalterne, pénétrer dans les archives michelangellesques, n'a réussi qu'à rendre la consigne plus sévère encore.

En France, Piot en a publié un très petit nombre dans le *Cabinet de l'Amateur*. Dans la traduction des *Vies* de Vasari par Leclanché on retrouve les lettres adressées par Michel-Ange à son ami, et dans

Michel-Ange poète et épistolier de M. Alex. Sturdza, celles adressées à Vittoria Colonna. M. Boyer d'Agen (*Œuvre littéraire de Michel-Ange*), sur 495 lettres n'en traduit que 50 intégralement, et pour celles adressées à Vasari donne la traduction de Leclanché. Il ajoute à cela des extraits plus ou moins étendus de seulement 47 autres prises au hasard. M. Romain Rolland : *La vie de Michel-Ange*, a eu beaucoup plus souvent recours aux poésies qu'aux lettres, et les quelques passages qu'il a empruntés à celles-ci sont très courts et relativement peu nombreux.

La nouvelle traduction que nous donnons ici d'un certain nombre de lettres jusqu'ici inconnues en France a été faite d'après l'édition du centenaire, et nous remercions M. Lemonnier de nous avoir aimablement accordé l'autorisation de faire ainsi connaître, autrement que par des extraits trop hâtivement choisis et forcément incomplets, la vie familière et intime du grand maître florentin.

A LA FAMILLE

I

A Buonarroto di Lodovico di Buonarr oto Simoni à Florence.

A remettre en la boutique de Lorenzo Strozzi,

Arts de la laine à la Porta Rossa.

[Bologne, 19 décembre 1506.]

Buonaroto. — J'ai reçu, aujourd'hui ce 19 décembre, la lettre où tu me recommandes Pietro Orlandini (1) pour que je m'emploie à lui avoir ce qu'il me demande. Il m'écrit de lui faire faire la lame d'une dague et de faire en sorte que ce soit une chose admirable. Pourtant je ne sais si je pourrai le servir vite et bien ; d'abord parce que ce n'est pas ma profession, ensuite parce que je n'ai pas le temps de m'en occuper. Cependant je m'efforcerai à ce que d'ici un mois il soit servi, et du mieux que je pourrai.

J'ai compris toutes vos affaires, surtout celles de Giovansimone (2). Je suis content qu'il s'occupe à ta boutique et qu'il ait la volonté de bien faire, parce que j'ai le désir de l'aider autant que vous autres ; et, si Dieu m'aide comme il l'a toujours fait, j'espère au carême avoir achevé ce que j'ai à faire ici (3), et retourner à Florence faire ce que je vous ai promis.

(1) Aldobrandini.

(2) Frère cadet de Michel-Ange.

(3) La statue en bronze de Jules II.

Tu m'écris que Giovansimone veut mettre de l'argent dans une boutique. Il me semble qu'il devrait attendre encore quatre mois et faire ainsi d'une pierre deux coups. Je sais que tu me comprends, cela suffit. Dis-lui de ma part qu'il s'applique à faire pour le mieux ; si cependant il voulait de l'argent comme tu me l'écris, il faudrait prendre celui de Florence, parce qu'ici je ne peux rien encore lui envoyer. Je reçois des prix dérisoires pour ce que je fais, encore n'est-ce pas sûr, et il pourrait m'arriver une chose qui me perdrait. Pourtant je vous encourage à prendre patience pendant quelques mois, jusqu'à ce que je retourne là-bas.

Je ne conseille pas à Giovansimone de venir, car j'habite ici dans une mauvaise chambre ; j'ai acheté un seul lit dans lequel nous sommes déjà quatre personnes, et je n'aurais pas la possibilité de le recevoir comme il le demande. Mais s'il veut cependant venir, qu'il attende que j'aie achevé la statue que je fais ; je demanderai à Lapo et à Lodovico (1) de m'aider et lui enverrai un cheval pour qu'il ne vienne pas comme une bête. Rien d'autre. Priez Dieu pour moi et pour que tout aille bien.

MICHELAGNIOLO
sculpteur à Bologne.

II

- *Au même.*

[Bologne, 26 mars 1507.]

Buonaroto. — J'ai eu il y a plusieurs jours une lettre de toi par laquelle j'appris toute l'histoire de la dague de Piero Aldobrandini. Je te préviens que si ce n'était par affection pour toi, je le laisserais pérorer tant qu'il voudrait. Sache que la lame que j'ai envoyée et que tu as reçue est faite sur la mesure donnée par Piero. Il m'en envoya une en papier dans une lettre et m'écrivit de la faire faire exactement de la même façon. Je fis ainsi. S'il voulait une dague il ne devait pas m'envoyer la mesure d'un poignard ; mais à ce propos je veux t'écrire ce que j'ai voulu taire jusqu'ici : c'est que tu n'aies plus de rapports avec lui, car il n'est pas une fréquentation pour toi. Il suffit. S'il venait chez toi pour la susdite lame, ne la lui donne pas ; fais-lui bon visage et dis-lui que je

(1) Aides de Michel-Ange.

l'ai donnée à un de mes amis. Il suffit. Sache qu'ici elle m'a coûté dix-neuf carlins plus treize liards d'impôt.

Mon affaire va bien, grâce à Dieu, et j'espère couler ma statue d'ici un mois. Priez Dieu pour que la chose se termine bien et que je retourne vivement à Florence, car je suis décidé à faire ce que je vous ai promis. Réconforte Giovansimone et dis-lui de m'écrire quelquefois, dis à Lodovico (1) que je me porte bien et que je le préviendrai avant de couler ma figure. Il le saura de toute façon. Recommande-moi à Granaccio (2) quand tu le verras. Je n'ai rien d'autre à te dire. Ici la peste commence et quoiqu'il n'y en ait pas encore beaucoup, elle est mauvaise. Où elle entre personne ne reste. D'après ce que l'on m'a dit, il y en a peut-être dans quarante maisons.

MICHÊLAGNIOLO
sculpteur à Bologne.

Si tu avais donné la dague à Piero ne lui dit rien d'autre, mais si tu ne la lui as pas donnée, ne la lui donne pour rien au monde.

III

A Lodovico di Buonarroto Simoni à Florence.

[Rome, août 1508.]

Très vénéré père. — J'ai appris par votre dernière lettre comment vont les affaires là-bas, et comment se conduit Giovansimone. Depuis dix ans je n'ai pas eu de plus mauvaise nouvelle que le soir où je lus votre lettre. Je croyais avoir arrangé leurs affaires pour qu'avec l'aide que je leur avais promise ils puissent avoir une bonne boutique. Dans cet espoir je pensais qu'ils s'appliqueraient à devenir habiles et à apprendre leur métier pour pouvoir s'établir quand le moment serait venu. Or je vois qu'ils font tout le contraire, surtout Giovansimone. Je me suis aperçu que faire le bien ne sert à rien, et si je l'avais pu, le jour où j'ai reçu votre lettre je serais monté à cheval, et maintenant j'aurais tout arrangé. Ne pouvant le faire, je lui ait écrit une lettre comme je crois devoir l'écrire, et si d'ici quelque temps il ne change de conduite ou s'il prend à la maison ne fût-ce qu'un fêtu ou fait une chose qui vous déplaît, je vous prie de me le dire, car je tâcherai d'avoir une

(1) Son père.

(2) Peintre.

permission du Pape et irai là-bas lui montrer son erreur. Je veux que vous soyez certain que toutes les fatigues que j'ai toujours endurées ont été bien plus pour vous que pour moi-même. Ce que j'ai acheté, je l'ai acheté pour que ce soit à vous durant votre vie ; si vous n'aviez pas été là, je ne l'aurais pas acheté. Si donc il vous plaît de louer la maison et d'affermir la terre, faites-le à votre gré, et avec cette rente et ce que je vous donnerai, vous vivrez comme un seigneur. Si je n'allais pas là-bas l'été prochain, je vous dirais de le faire maintenant, et de venir demeurer avec moi. Mais ce n'est pas le moment, parce que l'été on reste peu ici. J'ai pensé reprendre l'argent que j'avais sur la boutique et le donner à Gimondo (1) pour qu'avec Buonarroto ils s'associent du mieux qu'ils pourraient. Vous loueriez les maisons et la ferme de Pazolatico ; avec le revenu et ce que je vous donnerais en plus, vous pourriez vous retirer soit à Florence, soit hors de Florence, en quelque endroit où vous seriez bien, tenir à distance celui qui veut commander, et laisser ce vilain avec le cul en main. Je vous prie de réfléchir à vos projets. Lorsque vous saurez ce qu'il vous convient de faire, je vous aiderai dans la mesure du possible. Prévenez-moi. Au sujet de Cassandre on m'a déconseillé de ramener ici le procès. On m'a dit que la dépense serait trois fois plus forte ici que là-bas ; et c'est certain, car ce qui se fait là-bas avec un grosso ne se fait pas ici avec deux carlins. Une autre raison est que je n'ai aucun ami à qui me fier, et que je ne peux m'occuper d'une pareille chose. Il me semble, si vous voulez vous en occuper, qu'il faut aller par la voie ordinaire comme le veut la raison. Défendez-vous comme vous le savez et le pouvez et l'argent qu'il faudra dépenser ne vous manquera pas tant que j'en aurai. N'ayez pas peur, car ce n'est pas de cela que dépend la vie. Rien d'autre. Avisez-moi comme je vous l'ai dit plus haut.

Votre MICHELAGNIOLO.

IV

A Lionardo (2) di Buonarroto Simoni, à Florence.

[Rome, 23 mars 1549.]

Lionardo. — Je t'ai mis au courant dans ma dernière let-

(1) Frère cadet de Michel-Ange.

(2) Neveu de Michel-Ange.

tre de ma maladie de la pierre qui est très douloureuse, comme le sait celui qui en a été atteint. Depuis on m'a fait boire une certaine eau qui m'a fait rejeter par l'urine une matière grosse et blanche, avec quelque morceaux et fragments de pierre ; je vais beaucoup mieux, et j'espère bien que d'ici peu j'en serai complètement délivré ; ceci grâce à Dieu et à quelques bonnes personnes. Je vous tiendrai au courant de ce qui m'arrivera. Pour l'aumône dont je t'ai parlé, il n'y a rien à ajouter, car je sais que tu chercheras consciencieusement.

Cette maladie m'a fait penser à mettre en ordre mes affaires spirituelles et temporelles plus tôt que je ne l'aurais fait ; j'ai commencé un brouillon de testament qui me semble bien, si je peux je l'écrirai et vous l'enverrai dans ma prochaine lettre pour que vous me disiez ce que vous en semble ; mais je voudrais bien que les lettres aillent par la bonne voie. Rien d'autre pour l'instant.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

V

Au même.

[Rome, 16 août 1550.]

Lionardo. — Tu m'écris dans ta dernière lettre que Cepperello veut vendre la ferme voisine des nôtres à Settignano, et que cette femme en a la jouissance pour toute sa vie, de sorte qu'elle y restera jusqu'à sa mort. Si Cepperello trouvait à la vendre maintenant, ce ne serait qu'à un prix en rapport avec le temps que cette femme peut vivre, puisque l'on n'entrerait en jouissance qu'après sa mort. Il ne me semble pas que l'on doive conclure l'affaire, à cause des complications qui pourraient arriver et qui seraient dangereuses, puisque nous ne serions pas propriétaires. C'est pourquoi il faut attendre qu'elle meure. Si Cepperello vient me parler, je lui dirai ce que je pense. Je ne suis pas prêt à aller le trouver.

Tu m'as écrit que tu avais compris pour les deux Brefs ; si tu vois que tu peux les envoyer par un homme de confiance qui me les remette, envoie-les : sinon laisse-les tranquilles.

Quant à ton mariage, tu me dis qu'auparavant tu veux venir me parler de vive voix. A cause de ma maison j'ai beau-

coup de mal et de grandes dépenses comme tu le verras. Je ne te dis pas pour cela de ne pas venir, mais il me semble que tu dois laisser passer la mi-septembre ; à ce moment tu pourrais me trouver une servante qui soit honnête et propre, bien que ce soit difficile, parce que toutes sont des putains et des souillons. Préviens-moi, je donne dix jules par mois. Je vis pauvrement mais je paie bien.

Ces jours-ci on m'a parlé pour toi de la fille d'Altovito Altoviti ; elle n'a ni père ni mère et est au couvent de San Martino. Je ne la connais pas et ne sais que te dire à ce sujet.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

VI

Au même.

[Rome, 20 février 1552.]

Lionardo. — Ces jours-ci avec ton oncle, j'ai parlé de ton mariage. Il m'a dit qu'il s'étonnait beaucoup que tu te sois retiré, car il estimait que quelque méchant ladre t'en avait détourné pour profiter de cette fortune ou pour en hériter ; il m'a semblé bon de te rapporter ces paroles.

Maintenant, pendant que j'écris, on m'apporte la lettre dans laquelle tu me parles de la fille de Carlo di Giovanni Strozzi. J'ai connu Giovanni Strozzi quand j'étais enfant ; c'était un homme de bien, je n'ai rien d'autre à t'en dire. J'ai connu aussi Carlo. Je crois que ce pourrait être une bonne chose.

Quant aux domaines dont tu me parles, ils ne me plaisent pas parce qu'ils sont près de Florence. Il me semble qu'à Chianti cela conviendrait mieux. Si tu y trouvais quelque chose de sûr, il faudrait le prendre et ne pas regarder à deux cents écus.

Au sujet de ton mariage, je ne peux rien te dire, parce que je ne connais aucun Florentin, et encore moins d'autres.

Je suis vieux comme je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, et pour ôter toute vaine espérance à quiconque pourrait en avoir je pense faire mon testament et laisser tout ce que j'ai là-bas à Gismondo mon frère et à toi mon neveu, sous condition que l'un ne puisse rien faire sans le consentement de l'autre. Si vous restiez sans héritiers légitimes, tout irait à San

Martino, c'est-à-dire que l'on donnerait les rentes pour l'amour de Dieu, à de pauvres honteux, ou à des citoyens indigents, ou autrement en faisant pour le mieux, comme vous me le conseillerez.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

VII

Au même.

[Rome, 8 décembre 1554].

Lionardò. — J'ai reçu les paniers que tu m'as envoyés, c'est-à-dire douze fromages. Ils sont très beaux et très bons. J'en ai donné quelques-uns aux amis et le reste est pour la maison. Rien d'autre à te dire à ce sujet. Quant à ma santé, eu égard à mon âge, elle ne me semble pas pire que celle des autres du même âge. Je vous ai tous en grande affection ainsi que Cassandre(1). Recommande-moi à elle et dis-lui que je prie Dieu pour qu'elle fasse un autre beau garçon. Rien d'autre.

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

VIII

Au même.

[Rome, 31 octobre 1556.]

Lionardo, mon très cher neveu. — Voici plusieurs jours que j'ai reçu ta lettre, à laquelle je n'ai pas répondu plus tôt parce que je n'en ai pas eu le loisir. Maintenant je répondrai à tout pour que tu ne t'étonnes pas et comprennes. Voici plus d'un mois, le travail de la fabrique de Saint-Pierre étant suspendu, je me disposai à aller à Lorette faire mes dévotions. Etant à Spolète je me suis trouvé un peu fatigué, et m'y suis arrêté quelques jours (2) pour me reposer. Une fois là je ne pus continuer comme j'en avais l'intention, car un homme me fut mandé en poste pour que je retourne à Rome. Pour ne pas désobéir, je me mis en route et retournai à Rome, où je suis grâce à Dieu; et ici nous vivons à la grâce de Dieu, à cause des circonstances fâcheuses dans lesquelles nous nous trouvons (3). Je ne m'étendrai pas davantage, sinon pour dire

(1) Femme de Lionardo.

(2) Quarante jours environ.

(3) Rome était menacée par les troupes espagnoles qui, ayant à leur tête le duc d'Alva, partirent de Naples le 1^{er} septembre et envahirent les États de l'Eglise.

qu'ici on espère la paix. Qu'il en soit comme Dieu le veut. Sois attentif à rester en bonne santé, en priant Dieu de nous aider.

Comme ton père

MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

IX

Au même.

[Rome, 25 juin 1553.]

Lionardo. — J'ai reçu le trebbiano (1) avec ta lettre et celle de Francesca. Je n'ai pas répondu avant, parce que la main ne me sert plus à écrire. J'ai dit la même chose au Seigneur ambassadeur (2) du Duc. Je te remercie de la lettre de messer Giorgio (3). Pour m'excuser, dis à messer Giorgio que je suis vieux. Je me recommande à vous.

Moi MICHELAGNIOLO BUONARROTI.

SUR L'ART

X

A Domenico Buoninsegni, Rome

[Carrare, 2 mai 1517.]

Messer Domenico. — Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, je n'ai pu arriver à exécuter le modèle (4) que je vous avais promis de faire. Il serait trop long de vous écrire le pourquoi. J'en avais d'abord ébauché un petit, en terre, dont je me servais ici; bien qu'il fut tordu comme un beignet, je voulais tout de même vous l'envoyer pour que vous croyiez bien que je ne voulais pas vous tromper.

J'ai plusieurs choses à vous dire. Ayez un peu de patience pour me lire, c'est important. Voici ce dont il s'agit. Je me sens capable de faire pour la façade de Saint-Laurent une œuvre qui soit le miroir de l'architecture et de la sculpture

(1) Vin blanc d'Italie.

(2) Averardo Serristori qui, ayant constaté que Michel-Ange avait complètement perdu la mémoire, demanda au Pape de faire dresser une liste complète des dessins et des œuvres qui se trouvaient dans la maison de l'artiste pour qu'après sa mort rien ne soit dérobé.

(3) Vasari.

(4) Pour la façade de Saint-Laurent.

de toute l'Italie. Mais il faut que le Pape (1) et le Cardinal (2) se décident vivement, s'ils veulent, oui ou non, que je la fasse. S'ils le veulent, il faut en arriver à une conclusion, c'est-à-dire m'allouer un forfait, et se fier entièrement à moi pour tout (3), ou bien qu'ils s'arrangent comme ils le voudront, d'une autre manière que je ne vois pas. Vous comprendrez le pourquoi de ceci.

Comme je vous l'écrivis, et depuis que je vous écrivis, j'ai retenu beaucoup de marbres, donné beaucoup d'argent ici et là, et j'ai fait extraire des matériaux en divers lieux. A plusieurs endroits où j'ai fait des dépenses, les marbres tirés ne me conviennent pas. Vu les grandes dimensions dont j'ai besoin et la belle qualité que je veux, on peut facilement se tromper. A un rocher que j'avais déjà fait tailler, j'ai trouvé du côté de Poggio plusieurs manques que l'on ne pouvait pas deviner; de sorte que je ne pus réussir à en tirer deux colonnes comme je le voulais; et j'y ai dépensé la moitié de ce que j'avais. Etant donné la quantité des marbres, il n'était pas nécessaire qu'il m'arrivât beaucoup de semblables malchances pour que la dépense monte à plusieurs centaines de ducats. Il m'est impossible de calculer, et je ne pourrai guère rendre compte de ma dépense totale, tant que je n'aurai pas les marbres que j'ai demandés. Je ferais volontiers comme maître Pierre Fantini (4), mais je n'ai pas autant de pommade qu'il le faudrait. De plus je suis vieux (5), et il ne me semble pas utile de perdre tant de temps, pour économiser au Pape 2 ou 300 ducats de marbres. Je suis si pressé à Rome pour mon travail (6) qu'il me faut prendre de toute manière un parti.

(1) Léon X

(2) Jules de Médicis, plus tard pape Clément VII.

(3) Un traité fut signé le 18 janvier 1518 par lequel Léon X chargeait Michel-Ange d'élever la façade de Saint-Laurent dans un délai de huit ans et pour la somme de 40.000 gros ducats d'or. Cette façade devait comprendre : 1° un ordre inférieur composé de huit colonnes cannelées de onze brasses de haut et des bas-reliefs. En retrait, sur chaque face latérale, deux colonnes et entre elles une statue en ronde-bosse; 2° un ordre supérieur, composé de huit pilastres de six à sept brasses. Sur la façade, quatre statues de bronze, assises; sur chaque côté deux pilastres et une statue; 3° la corniche supérieure portant un entablement avec huit pilastres par devant et deux sur les côtés; quatre niches sur la façade et une sur chaque côté pour six statues de marbre de cinq brasses et demi.

(4) Expression proverbiale. Le médecin Fantini donnait aux malades non seulement ses conseils, mais aussi les onguents qui devaient les guérir.

(5) Michel-Ange avait alors 42 ans.

(6) Michel-Ange était vivement pressé par le Cardinal Aginenci de terminer le tombeau de Jules II.

Voici ce que j'ai décidé. Si je savais ce que j'ai à faire et le prix donné, je n'hésiterais pas à risquer 400 ducats, car je n'aurais pas de compte à rendre. Je choiserais ici trois ou quatre hommes parmi les meilleurs qui soient et leur commanderais tous les marbres. Il faudrait que la qualité des marbres soit la même que ceux que j'ai tirés jusqu'à maintenant; ils sont admirables, bien qu'il y en ait peu. Pour cela faire et le salaire qu'il y aurait à donner, j'aurais pleine confiance en Luca; avec les marbres que j'ai, et que je ferais amener à Florence, on pourrait commencer à travailler pour le Pape (1) et pour moi (2). N'ayant pas fait le susdit arrangement avec le Pape, cela ne peut se faire, et quand même je le voudrais, je ne pourrais amener à Florence les marbres destinés à mon œuvre, car il me faudrait ensuite les ramener à Rome. Mais il me faut aller tout de suite à Rome pour travailler, parce qu'on m'y réclame comme je l'ai dit.

La dépense pour la façade, comme j'entends la faire et l'exécuter, tout compris, et de façon à ce que le Pape n'ait plus à s'occuper de rien, ne peut, suivant le devis que j'ai fait, être moindre de 35.000 ducats d'or. Je mettrai six ans à la faire. En plus, d'ici six mois il me faudra, à cause des marbres, au moins mille autres ducats. Si cela ne convient pas au Pape, il faut ou que les dépenses que j'ai commencé à faire ici pour la susdite œuvre restent à mon compte et à ma charge et que je rende les mille ducats au Pape, ou qu'il trouve quelqu'un qui continue l'entreprise, parce que pour plusieurs raisons je veux m'en aller d'ici de toute façon.

Quant au prix, si une fois l'œuvre commencée je reconnaisais que je peux la faire pour moins, j'agis avec tant de bonne foi envers le Pape et le Cardinal, que je les préviendrais beaucoup plus vite que si le dommage était pour moi; mais j'entends la faire le plus vite possible de façon à ce que la somme fixée soit suffisante.

Messer Domenico, je vous prie de me répondre fermement la volonté du Pape et du Cardinal, et ceci me fera très grand plaisir, entre tous les autres que vous m'avez faits.

(1) Pour la façade de Saint-Laurent.

(2) Pour le tombeau de Jules II.

XI

Au même.

[Florence, mars 1518.]

Domenico. — Les marbres extraits sont beaux, et ceux qui sont bons pour l'œuvre de Saint-Pierre sont faciles à tirer, et plus près de la mer que les autres, c'est-à-dire dans un lieu appelé la Corvara. De cet endroit à la mer on n'a pas à faire la dépense d'une route, sinon en ce peu de marais qui est près de la mer; mais pour avoir des marbres comme ceux dont j'ai besoin pour mes statues, il faut élargir la route déjà faite, de Corvara jusqu'à Seraveza sur environ deux milles. Sur un mille environ au moins, elle est complètement à faire, il faut la tailler dans la montagne avec des pics, jusqu'à l'endroit où l'on pourra charrier les susdits marbres. C'est pourquoi, si le Pape ne fait arranger que ce dont il a besoin pour ses marbres, c'est-à-dire le marais, je n'ai pas la possibilité d'arranger le reste, et je ne pourrai pas avoir de marbres pour mon travail. S'il ne le fait pas, je ne pourrais pas m'occuper, comme je le voudrais, des marbres de Saint-Pierre comme je l'ai promis au Cardinal; mais le Pape faisant le tout, je pourrais faire tout ce que j'ai promis.

Je vous ai écrit tout ceci dans d'autres lettres. Maintenant agissez avec prudence et habileté. Je sais que vous me voulez du bien. Je vous prie d'arranger la chose à votre idée avec le Cardinal, et de me répondre bientôt pour que je puisse prendre un parti. Si cela ne s'arrange pas, je retournerai chez moi à Rome. Je n'irais pas à Carrare, parce qu'en vingt ans je n'aurais pas les marbres dont j'ai besoin. Je m'y suis fait beaucoup d'ennemis à cause de cette affaire, et pour retourner là-bas, il me faudrait beaucoup d'audace, ainsi que nous l'avons dit ensemble.

Je vous préviens que ceux de l'Œuvre (1) ont déjà fait de grands projets sur cette affaire des marbres quand elle me fut accordée. Je crois qu'ils ont déjà réglé les prix, et les impôts, et les droits de passage, et que les notaires, archi-notaires, pourvoyeurs, sous-pourvoyeurs ont déjà pensé à s'engraisser malhonnêtement en ce pays. Pensez-y donc, et faites votre possible pour que cette affaire ne tombe pas dans leurs mains,

(1) De Sainte-Marie-des-Fleurs.

parce qu'après il serait plus difficile d'en avoir d'eux que de Carrare. Je vous prie de me répondre de suite ce que vous pensez que je doive faire. Recommandez-moi au Cardinal. Je suis ici comme son représentant, c'est pourquoi je ne ferai rien, sinon ce que vous m'écrirez, car je pense que c'est son intention.

Si, quand je vous écris, je ne le fais pas aussi correctement qu'il conviendrait, ou si quelquefois je n'emploie pas le mot exact, excusez-moi, mais j'ai un grelot pendu aux oreilles, qui ne me laisse pas penser à ce que je veux.

Votre MICHELAGNIOLO,
sculpteur à Florence.

XII

Au cardinal Jules de Médicis, à Rome.

[Florence, 15 juillet 1508.]

Révérendissime Monseigneur. — Espérant recevoir cette année une certaine quantité de marbre pour l'œuvre de Saint-Laurent à Florence, et ne trouvant ni dans Saint-Laurent, ni dehors à proximité d'atelier convenable pour les travailler, j'ai été forcé, pour en bâtir un, d'acheter un morceau du terrain de Sainte-Catherine au chapitre de Sainte-Marie-des-Fleurs (1). Ce terrain me coute trente gros ducats environ. Le dit Chapitre m'a fait attendre deux mois pour l'avoir. Ils me l'ont fait payer 60 ducats de plus qu'il ne vaut. Pour me prouver que ce n'était pas leur faute, ils me disent qu'ils ne peuvent pas transgresser les clauses de la Bulle de vente qu'ils ont reçue du Pape.

Si maintenant le Pape fait des Bulles qui donnent le droit de voler, je prie Votre Révérendissime Seigneurie de m'en faire donner une, à moi aussi, parce que j'en ai beaucoup plus besoin qu'eux. Si ce n'est pas l'usage de le faire, je la prie de me faire rendre raison de la façon suivante : le terrain que j'ai pris ne me suffit pas pour ce dont j'ai besoin, et le Chapitre en a, derrière celui-ci, une certaine quantité ; je prie Votre Seigneurie de m'en faire donner une autre parcelle qui me dédommagerait de ce qu'ils m'ont pris en trop sur ce que j'ai acheté. S'ils avaient à me rendre, je ne leur demanderais rien.

En ce qui concerne l'œuvre (2), les début sont difficiles...

(1) Le terrain avait été acheté le 14 juillet 1518.

(2) La façade de Saint-Laurent.

XIII

A Berto da Filicaia, à Florence.

[Seraveza, août 1518.]

Berto. — Je me recommande à vous et vous remercie des services et bienfaits que j'ai reçus de vous, et me tiens entièrement à votre disposition, avec tout ce que j'ai, ce que je sais et ce que je peux. Les affaires d'ici vont très bien. La route est pour ainsi dire finie; il reste peu de choses à faire. Il reste à abattre quelques rochers ou plutôt des grottes. L'une est à l'endroit où aboutit la route qui va du fleuve au vieux chemin de Rimagno. L'autre grotte est un peu après Rimagno, en allant à Seraveza; c'est un gros rocher qui est en travers de la route, et l'autre est aux dernières maisons de Seraveza, en allant vers la Corvara. De plus il faudrait aplanir à coups de pics en quelques endroits. Cela serait vite fait, et demanderait quinze jours si j'avais des tailleurs de pierre qui vaillent quelque chose. Il y a peut-être huit jours que je suis allé au marécage. A ce moment on le remplissait le plus qu'on pouvait. J'espère, si on a continué, que maintenant c'est fini. Quant aux marbres, la colonne que j'ai tirée en bas, dans le canal, à cinquante brasses de la route est saine et sauve. Ce fut une chose bien plus difficile que je ne pensais que de la mettre en bas. Un homme a eu un accident en la transportant, il a été écrasé et est mort sur le coup; moi-même je risquai d'y perdre la vie. L'autre colonne était presque ébauchée. J'y ai trouvé une fêlure qui me l'a écourtée; elle était si grande que pour l'éviter il m'a fallu creuser plus avant dans la colline; ainsi ai-je fait. J'espère que maintenant elle sera bien; on est en train de continuer le travail. Il ne m'arrive rien d'autre. Je vous prie, en parlant à la magnificence de Jacopo Salviati, de m'excuser si je ne lui ai pas écrit. Je n'ai encore pas eu à lui écrire des choses qui me plaisent; c'est pourquoi je ne l'ai pas fait. Le lieu où l'on tire la pierre est ici très escarpé, et les hommes sont très ignorants en cette matière. C'est pourquoi il faut une grande patience pendant quelques mois, jusqu'à ce que les montagnes soient civilisées, et les hommes instruits. Après, cela ira plus vite; l'important est que, de toute façon, je fasse ce que j'ai promis, et, si Dieu m'aide, je ferai la plus belle œuvre qui fut jamais faite en Italie.

Depuis que j'ai écrit, les hommes de Pietrasanta, qui prennent à la carrière une certaine quantité de marbre depuis environ six mois, m'ont répondu qu'ils ne veulent plus tirer de pierre ni me rendre les cent ducats que je leur ai donnés. Ils ont fait, me semble-t-il, une bonne affaire, et je ne pense pas qu'ils l'aient faite sans protection, de sorte que je forme le projet de m'adresser aux Huit (1), et de leur demander la punition de cette volerie. Je ne sais si cela peut se faire. J'espère que la magnificence de Jacopo Salviati me fera rendre raison.

XIV

Au révérendissime Monseigneur de Médicis à Rome.

[Florence septembre 1518.]

Révérendissime Monseigneur. — Pour l'œuvre de Saint-Laurent on tire beaucoup de pierres à Pietra Santa. Ayant trouvé les Carrarais plus conciliants que de coutume, j'ai encore donné ordre de tirer une grande quantité de marbres, de sorte qu'aux premières eaux j'espère en avoir une bonne partie à Florence, et ne pas manquer à ce que je vous ai promis. Dieu m'en fasse la grâce, parce que je ne désire rien d'autre au monde que de vous plaire. Je crois que j'aurai besoin, d'ici un mois, de mille ducats. Je prie votre Révérendissime Seigneurie de ne pas me laisser manquer d'argent.

Je prévient encore Votre Seigneurie Révérendissime que j'ai cherché et n'ai pas encore trouvé une maison où je puisse faire mon œuvre, c'est-à-dire les figures de marbre et de bronze. Matteo Bartoli m'a trouvé ces jours-ci un logis admirable et commode pour faire un atelier convenable. C'est sur la place qui est devant l'église d'Ogni Santi. Les frères, d'après ce que m'a dit Matteo, consentiraient à me vendre les droits qu'ils ont dessus, et tout le monde en serait content, comme me l'a dit Matteo qui est des Syndics. Personne n'aurait à faire opposition, sinon les officiers de la Tour qui sont maîtres du mur d'Arno, auquel sont appuyées toutes les maisons du Bourg d'Ogni Santi. Ceux-ci me donneront à moi aussi la permission d'y appuyer l'atelier que je ferai. Il reste seulement que les Frères auraient aimés avoir une lettre de votre Révérendissime Seigneurie, attestant qu'elle approuve cette chose, et tout serait fait. Lors donc qu'il lui semblera bon

(1) Conseil florentin.

d'en faire écrire deux, soit pour les frères, soit pour Matteo, qu'elle le fasse.

Le serviteur de Votre Seigneurie Révérendissime.

MICHELAGNIOLO.

XV

*A Pietro Urbano (1), à la maison Michelagnuolo,
sculpteur à Florence.*

[Seraveza, 20 avril 1519.]

Pietro. — Les affaires vont très mal. Voici la chose : samedi matin je me mis à faire hisser une colonne, avec grandes précautions. Rien ne manquait. Quand elle fut élevée d'environ cinquante brassées, un anneau de la louve qui la soutenait se rompit, et la colonne s'en alla dans le fleuve en cent morceaux. Donato avait fait faire cet anneau par son compère le forgeron Lazzero ; quant à sa valeur, sans aucun doute il paraissait excellent et capable de supporter quatre colonnes. Quand il se fut rompu nous avons vu la grande fourberie ; l'intérieur n'avait aucune solidité, la partie résistante du fer n'était pas plus épaisse que le dos d'un couteau, de sorte que je m'étonne qu'il ait même pu résister autant. Tous ceux qui étaient autour se trouvèrent en très grand danger de mort, et une admirable pierre est perdue. Ce carnaval-ci j'avais chargé Donato de s'occuper de ces fers ; il devait aller à la forge et en choisir qui fussent doux et bons. Tu vois comme il m'a traité. En enlevant la colonne, les montures des moufles se sont brisées aussi à l'anneau ; les moufles elles-mêmes ont été sur le point de se rompre. Elles sont cependant deux fois plus fortes que celles de l'Œuvre ; si elles avaient été en bon fer elles auraient soutenu un poids infini. Mais le fer était cru et mauvais ; on ne pouvait faire pire. Il est clair que Donato s'entendait avec son compère. Et moi qui l'envoyais à la forge ! Il m'a servi comme tu le vois.

Il faut prendre patience, je serai à Florence pour les fêtes et commencerai à travailler, s'il plaît à Dieu.

Recommande-moi à Francesco Scarfi.

MICHELAGNIOLO,
à Seraveza.

(1) Aide et serviteur de Michel-Ange. Il conduisit à Rome le Christ de la Minerve. Chargé de le terminer, il le gâta irrémédiablement par sa maladresse.

XVI

Au pape Paul III (1).

[Rome, 1544.]

Très saint Père. — Comme Votre Sainteté l'a vu par le chapitre de Vitruve (2), l'architecture n'est pas autre chose que l'ordonnance, la disposition, la beauté des formes, la proportion des parties entre elles, la bienséance, et la distribution (3).

Premièrement : ici (4) il n'y a aucune ordonnance, parce que l'ordonnance (5) est la juste adaptation (6) de toutes les parties d'un bâtiment, considérées soit séparément, soit dans leur ensemble, soit dans les rapports qu'elles ont entre elles. Ici, au contraire, tout est désordre parce que les parties de cette corniche sont disproportionnées entre elles, et n'ont aucun rapport les unes avec les autres.

Secondement : ici il n'y a aucune disposition. La disposition (7) est une manière élégante de placer chaque chose, suivant la qualité et la destination du bâtiment. Ici il n'y a aucune qualité pour l'œuvre faite, du moins suivant les règles de Vitruve, et cette corniche ne peut, tout au plus, être autrement qualifiée que de barbarie.

Troisièmement : la beauté des formes (8), est la convenance

(1) Cette lettre fut écrite au sujet de la construction du Palais Farnèse. commencé en 1514 d'après le plan d'Antonio San Gallo le jeune par le Cardinal Alexandre Farnèse, élu pape sous le nom de Paul III (1534-1549).

(2) Le chapitre de Vitruve auquel Michel-Ange fait allusion est, de l'avis des commentateurs, tellement obscur que beaucoup d'entre eux ont renoncé à l'expliquer. Michel-Ange s'était contenté de traduire ce texte presque mot à mot sans toujours bien comprendre le sens exact du mot latin qu'il remplaçait, quelquefois un peu au hasard, par un correspondant italien. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de comparer les deux textes et nous empruntons les citations à l'excellente traduction de Perrault publiée par Firmin Didot.

(3) Texte de Vitruve : « L'ordonnance, la disposition, l'eurythmie ou proportion, la bienséance et la distribution. »

(4) Dans cette lettre Michel-Ange fait une critique peu bienveillante du projet de San Gallo.

(5) Vitruve : « L'ordonnance est ce qui donne à toutes les parties d'un bâtiment leur juste grandeur par rapport à leur usage, soit qu'on les considère séparément, soit qu'on ait égard à la proportion ou symétrie de tout l'ouvrage. »

(6) Vitruve : « *Ordinatio est modica membrorum operis commoditas, etc...* » que Michel-Ange traduit : « L'ordinazione è una piccola comodità de membri dell'opera. » Or ici le mot *modica* a le sens de *ce qui est juste* ou *proportionné* et non celui de *modique*, petit, *piccola*.

(7) Vitruve : « La disposition est l'arrangement convenable de toutes les parties en sorte qu'elles soient placées selon la qualité de chacune. »

(8) Vitruve : « L'eurythmie est cette beauté agréable aux yeux qui résulte de l'assemblage de toutes les parties de l'œuvre, lorsque la hauteur répond à la largeur et la largeur à la longueur, le tout ayant la juste mesure. »

de la composition des parties en vue. En cet ouvrage on ne voit aucune convenance, tout est inconvenient. Le premier inconvenient est d'exiger une si grosse dépense que l'on risque de ne jamais voir cette œuvre terminée.

Le second inconvenient est que cette corniche menace de jeter à terre la façade du palais. Du reste il y a trois sortes de corniches, la dorique, l'ionienne, la corinthienne. Celle-ci n'appartient à aucun de ces trois ordres, elle est bâtarde.

Quatrièmement : un rapport harmonieux (1) doit exister entre l'œuvre entière et chacune de ses parties, de sorte que chaque partie prise séparément répond à l'aspect général de l'ensemble, suivant la mesure de cette partie. Dans cette corniche il n'y a aucune partie dont la mesure soit en proportion avec celle de la corniche entière. Les corbeaux sont trop petits et trop peu nombreux pour une grandeur pareille ; la frise est trop petite pour une si grosse masse, et le bandeau inférieur bien trop étroit pour un aussi grand volume.

Cinquièmement : il y a la bienséance (2) lorsque dans l'œuvre on voit une correction qui prouve que tout a été combiné sous la souveraine autorité de la convenance.

Dans cette corniche il n'y a aucune convenance, au contraire tout est inconvenance. Cela se voit d'abord dans ce grand fronton placé sur une si petite façade. Le fronton est plus grand que le reste et n'est pas proportionné avec si peu de hauteur. Autre inconvenance : la dimension du module ne va pas avec la dimension de l'amortissement. C'est autre chose qu'il faut faire.

Sixièmement : distribution. La distribution (3) consiste à diviser les lieux d'une façon appropriée à la quantité des choses qui doivent y être placées. Ici on voit que rien n'a été bien partagé, mais tout a été divisé au hasard, et suivant le caprice du moment ; dans un endroit, on a été prodigue à l'excès, dans un autre, on a été avare à cet égard. Voilà tout ce que

(1) Vitruve : « La proportion aussi est le rapport de l'œuvre tout entière avec ses parties et celui qu'elles ont séparément avec l'idée du tout suivant la mesure d'une certaine partie, car de même que dans le corps humain il y a un rapport, une convenance entre le coude, le pied, la paume de la main, ainsi dans les ouvrages qui ont atteint la perfection, un membre en particulier fait juger de la grandeur de l'œuvre. »

(2) Vitruve : « La bienséance est une qualité qui résulte de la parfaite correction de l'édifice où il n'y a rien qui ne soit approuvé et fondé sur quelque autorité. »

(3) Vitruve : « La distribution consiste à faire le meilleur emploi possible des matériaux et des terrains en suivant les règles d'une économie bien entendue. »

je dois dire à Votre Sainteté, dont je baise humblement les pieds. Si je ne suis pas allé voir Votre Sainteté, c'est parce que je suis malade, et que toutes les fois que je suis sorti, j'ai eu une rechute.

Il est une autre sorte de distribution (1), quand en élevant le bâtiment on tiendra compte de l'usage qu'en veut faire le père de famille. Suivant l'argent que l'on pourra dépenser, suivant l'élégance et la beauté qu'on leur donnera, les constructions devront être plus ou moins hautes. Il faudra disposer les maisons de ville autrement que les propriétés de la campagne, où elles sont faites pour recevoir les récoltes. Tout autres doivent être celles des hommes d'affaire ; tout autre celles des gens riches et délicats ou des seigneurs dont les fonctions sont de gouverner la république ; chacune d'elle devra être adaptée à l'usage auquel elle est destinée. La distribution des édifices doit sans faute être faite pour qu'ils conviennent au rang des personnes qui les habitent (2).

A QUELQUES AMIS

XVII

Au prudent jeune homme Gherardo Perini (3), à Pesaro.

[Florence, février 1522.]

Tous vos amis et moi avec eux, mon très cher Gherardo, et plus que tous, ceux que vous savez vous aimer davantage, se sont grandement réjouis en recevant du très fidèle Zampino votre dernière lettre qui nous donne de très bonnes nouvelles

(1) Vitruve : « Une autre partie de la distribution est d'avoir égard, dans la construction d'un bâtiment à l'usage auquel on le destine, à l'argent qu'on y veut employer, et à la beauté que l'on veut qu'il ait, parce que suivant ces diverses considérations, la distribution doit être différente, car il faut distribuer une maison de ville autrement qu'une maison de campagne, laquelle doit être appropriée aux usages domestiques d'une telle propriété. La maison qu'on bâtit pour gens d'affaire doit être autrement disposée que celle qu'on fait pour des gens heureux et délicats ou pour des grands personnages dont les fonctions sont de gouverner l'Etat. Il faut enfin ordonner diversement les édifices selon les différentes conditions de ceux pour lesquels on bâtit. »

(2) A la suite de cette lettre, San Gallo étant mort, le Pape chargea Michel-Ange de continuer les travaux du palais Farnèse. Une partie des pierres fut prise au Colisée et au théâtre Marcellus. Michel-Ange voulait construire une seconde cour qu'il aurait décorée des antiques de la collection Farnèse (maintenant à Naples) et relier le tout par un pont sur le Tibre conduisant à la Farnésine. La mort l'empêcha de réaliser ce projet.

(3) D'après Romain Rolland (Cahiers de la quinzaine), c'est vers 1522 qu'il rencontra Gherardo Perini, « le plus ancien de ses amants idéaux, de ses rêves vivants... »

de votre santé. Et bien que l'amabilité de votre lettre exige une réponse, je ne me sens pas capable de la faire. Je vous dis seulement ceci : que nous tous vos amis sommes également en bonne santé ; et tous nous nous recommandons à vous, spécialement ser Giovan Francesco (1) et le Piloto (2).

Espérant que vous serez bientôt ici, je pourrai vous faire cette réponse de vive voix, plus explicitement, et vous parler en détails de choses qui pour moi sont importantes.

Au jour je ne sais lequel, en février selon ma servante.

Votre fidèle et pauvre ami (3).

XVIII

A messer Tommaso dei Cavalieri (4), à Rome.

[Florence, 1^{er} janvier 1533.]

Inconsidérément, messer Tomao mon très cher Seigneur, je me mets à écrire à Votre Seigneurie, non pas pour répondre à une lettre reçue de vous (5), mais plutôt cédant à un premier mouvement, comme si j'avais à passer à pied sec ou par un gué comme un petit fleuve n'ayant que très peu d'eau. Quand j'ai eu quitté la plage, ce n'est pas un petit fleuve que j'ai trouvé, mais l'océan avec d'énormes vagues est apparu devant moi ; si bien que si je le pouvais, pour ne pas être entièrement submergé, je retournerais volontiers à la plage que je quittai d'abord. Mais puisque je suis là, je me ferai un cœur de roc et j'irai en avant. Si je n'ai pas l'art de naviguer sur l'onde, à travers la mer de votre précieux génie, celui-ci m'excusera et ne méprisera pas mon insuffisance ; il n'attendra pas de moi ce que je n'ai pas.

Celui qui est unique en tout, en aucune chose ne peut avoir de compagnon. C'est pourquoi Votre Seigneurie, lumière de notre siècle, unique au monde, ne peut se satisfaire de l'œuvre d'aucun autre, puisqu'il n'a ni semblable, ni égal. Et cepen-

(1) Francesco Fattucci, chapelain de Sainte-Marie-des-Fleurs.

(2) Giovanni di Baldassare surnommé le Piloto, orfèvre florentin qui accompagna Michel-Ange lors de sa fuite à Venise pendant le siège de Florence.

(3) Michel-Ange signe son nom et son prénom en dessinant un ange, c'est-à-dire une tête et deux ailes, et trois boules, deux appareillées et une posée dessus. (Le pape Léon X en 1515 avait octroyé aux Buonarroti le droit de placer dans leurs armes les boules de Médicis.)

(4) Michel-Ange connut Cavalieri, gentilhomme romain faisant de la sculpture, pendant l'automne de 1532. Une vive amitié les lia, qui ne se démentit jamais. Cavalieri assista aux derniers moments de Michel-Ange.

(5) Le matin même il avait reçu la première lettre de Cavalieri.

dant si, parmi les choses que j'espère et promets de faire, quelqu'une lui plaisait, je la trouverais beaucoup plus favorisée que bonne par elle-même.

Si jamais, comme je l'ai déjà dit, je savais être certain qu'une chose quelconque pût plaire à Votre Seigneurie, je lui consacrerai tout le temps présent, et tout celui qui me reste à vivre. Et je souffre infiniment de ne pouvoir reprendre le passé, afin de vous servir beaucoup plus longtemps que je ne pourrai le faire seulement avec l'avenir qui sera court parce que je suis trop vieux. Que vous dirai-je de plus ? Lisez le cœur et non la lettre, parce que « la plume ne peut pas traduire exactement la bonne intention ».

J'ai à m'excuser de ce que, dans ma première lettre, je me suis montré étonné et surpris de votre étrange talent. Je m'en excuse ici, parce que j'ai reconnu depuis dans quelle erreur je fus. On doit tout autant s'émerveiller de voir Rome produire des hommes divins, que de voir Dieu faire des miracles.

[Il existe deux autres versions presque identiques de la lettre précédente ; nous ne citons ici que la première :]

Très inconsidérément je me mets à écrire à Votre Seigneurie ; et je serais très présomptueux de l'entreprendre, si ce n'était pour moi un devoir de répondre à la lettre que j'ai reçue de vous. Combien plus depuis que j'ai reconnu mon audace, après avoir lu et avoir apprécié celle que votre Grâce m'a écrite. Bien loin de me paraître à peine né comme vous me le dites dans votre lettre, il me semble, au contraire, que vous avez eu mille autres vies en ce monde. Quant à moi, je ne me croirais pas né ou en réalité je me croirais mort-né et me jugerais la disgrâce du ciel et de la terre, si par votre lettre je n'avais vu et été convaincu que Votre Seigneurie voulut bien accepter une de mes œuvres. Cela m'a causé un très grand étonnement et non moins de plaisir ; et s'il est vrai que vous sentez en vous, comme vous me l'exprimez, de l'estime pour mon œuvre, s'il arrive qu'une d'elle satisfasse votre désir et qu'elle lui plaise, je la tiendrai pour beaucoup plus heureuse que bonne. Je n'en dirai pas plus.

Il convient de laisser dans la plume plusieurs choses à répondre pour ne pas vous ennuyer, et Pierantonio, le porteur de cette lettre, saura et voudra bien suppléer à ce qui manque.

En ce premier jour — pour moi si heureux — de janvier. Il serait juste de nommer par leur nom les choses qu'un homme donne à celui qui les reçoit, mais par bienséance je ne le fais pas ici.

XIX

A Frère Sebastiano del Piombo.

[Florence, juillet 1533.]

Mon cher compère. — J'ai reçu les deux madrigaux (1) et ser Giovanni Francesco les a fait chanter plusieurs fois. D'après ce qu'il me dit, on les tient pour d'admirables choses en ce qui concerne le chant ; les paroles ne méritaient pas de telles louanges. Vous l'avez voulu ainsi, cela m'a fait à moi-même un très grand plaisir. Dites-moi, je vous prie, comment je dois me conduire envers celui qui a fait la musique : Je tiens à paraître le moins possible ignorant et ingrat.

De l'œuvre d'ici (2), je n'écrirai rien d'autre pour l'instant, parce qu'il me semble en avoir parlé suffisamment ces jours-ci. Je me suis ingénié, autant que je l'ai pu, à imiter la manière et le style de Figiovanni (3) dans tous les détails, parce qu'il me semble très commode à qui veut dire beaucoup de choses. Ne montrez pas ma lettre.

Vous avez donné la copie des susdits Madrigaux à messer Tomao (4), je vous en suis très obligé, et vous prie, si vous le voyez, de me rappeler à son souvenir un nombre infini de fois. Quand vous m'écrirez, parlez-moi de lui pour me le tenir présent à l'esprit. Si je ne devais plus y penser, je crois qu'immédiatement je tomberais mort.

XX

A messer Tommaso dei Cavalieri, à Rome.

[Florence, 28 juillet 1533.]

Mon cher Seigneur. — Si je n'avais pas cru vous avoir donné la certitude du très grand et incomparable amour que je vous porte, le grave soupçon que je vois dans votre lettre, où vous semblez croire que je ne vous ai pas écrit parce que

(1) Madrigaux de Michel-Ange mis en musique par Costanzo Festa et Concilion, chanteurs de la chapelle du Pape.

(2) Tombeaux des Medici.

(3) Michel-Ange parle ici de ses poésies.

(4) Tommaso dei Cavalieri.

je vous oubliais, ne m'aurait pas paru étrange et ne m'aurait pas étonné. Mais ce n'est pas chose nouvelle ni qui puisse provoquer l'étonnement, tant d'autres choses allant à l'envers, que celle-ci elle-même aille à rebours. Ce que Votre Seigneurie me dit, je pourrais le lui retourner, mais peut-être le fait-elle pour m'éprouver, ou pour rallumer un feu nouveau et plus ardent, si plus ardent il peut être. Mais qu'il en soit comme vous voulez. Ce que je sais, c'est qu'à cette heure je ne peux pas plus oublier votre nom que l'aliment qui le fait vivre. Et même, oublierais-je la nourriture qui me fait vivre, et qui misérablement ne nourrit que mon corps, plutôt que votre nom qui nourrit le corps et l'âme, remplissant l'un et l'autre de tant de douceur que je ne peux sentir ni l'ennui ni la crainte de la mort, tant que je le garde en ma mémoire. Si mes yeux avaient aussi leur part, pensez en quel état je me trouverais.

[De l'autre côté de la feuille est la variante suivante :]

... et si cependant vous en étiez certain et vous l'êtes, vous auriez dû, et vous devez penser que celui qui aime a très grande mémoire et peut autant oublier les choses qu'il aime ardemment qu'un affamé la nourriture qui le fait vivre; et même un homme oubliera-t-il beaucoup moins l'objet aimé que l'aliment qui le nourrit, parce que celui-là nourrit le corps et l'âme; le premier avec une très grande sobriété, et l'autre avec une heureuse tranquillité, et dans l'attente d'éternel salut.

XXI

*A messer Luigi del Riccio (1), mon cher Seigneur
et fidèle ami.*

[Rome 1542.]

Messer Luigi, mon cher Seigneur. — Mon amour a ratifié le don que j'ai fait de moi-même; quant à l'autre contrat que vous savez, je ne sais maintenant ce qu'il faut en penser. Je me recommande à vous, et à messer Donato et au troisième, après ou avant, comme vous voudrez.

Votre, bien torturé,

MICHELAGNIOLO BUONARROTI,

Vieux souvenir d'un feu qui n'a pas été reconnu.

Traduit de l'italien par M. C. MARTIN.

(1) Un des meilleurs amis de Michel-Ange.